



Les deux démarches ont leur intérêt. La synthétique interroge sur la façon dont la pensée saura se saisir du siècle qui vient, armée de la morale de ses aventures. Pragmatique après tant d'errances et d'aveuglement, saura-t-elle être assez forte contre la durée qui s'annonce ? L'analytique, plus intimiste, est une incessante confrontation avec ces écrivains singuliers qui continueront au-delà des temps révolus à tisser nos univers intérieurs. Bernard-Henri Lévy, parvenu à son âge d'homme, ne connaît pas d'autre moyen de se confier qu'en convoquant autour de lui «l'église invisible» qui constitue sa «famille la plus décisive».

De là cette vaste enquête, cette recherche jamais assouvie qui tente parfois d'arracher à l'oubli ses fragiles secrets, cette discussion ardente pour déterminer les responsabilités des uns et des autres; pour comprendre sans excuser, parfois pour condamner en meilleure connaissance de cause. Deux écrivains, étrangement fraternels, bénéficient peut-être de l'attention la plus grande, de la réflexion la plus poussée : Drieu et Malraux. A l'auteur de *Gilles*, il n'est rien pardonné. Implacable, le procureur a tout relu, surtout ce qu'on ne relit jamais et qui établit une ambiguïté sans appel. Et pourtant, quelle attention passionnée aux méandres d'une vie, à ses fragilités - «alors que le séducteur est, d'habitude, un homme fatal, alors qu'il pose à l'homme de fer, irrésistible et arrogant; alors que tout son charme est de dominer de faibles femmes, Drieu ne cesse là aussi de dire que la faiblesse c'est lui». Quelle générosité dans la perplexité, et pour finir quelle lucidité pour laquelle il faut quelque courage : «L'indulgence de la gauche face à Drieu. Cette incroyable sympathie dont il a bénéficié de bout en bout ? Eh bien c'est ça. Nous y sommes. Lors même qu'ils ferraillaient et s'anathémisaient l'un l'autre, ces gens demeuraient fondamentalement complices. Ce fascisme qui nous semble, à nous, aberrant et monstrueux, cet hitlérisme qui incarne, et tant mieux ! l'horreur définitive et absolue, il apparaissait comme un mode d'une substance commune».

Ce n'est qu'une des facettes d'un livre qui multiplie les rencontres et par touches successives, de Zola à Althusser, nous conte le roman des intellectuels, c'est-à-dire de ces écrivains ou de ces théoriciens qui interrompent le cours d'une œuvre pour se vouer à la chose publique et incarner la conscience politique de leur temps. Mais encore une fois, l'intérêt de ces *aventures de la liberté* est de faire éclater les cadres de l'essai pour la libre confrontation intérieure d'un écrivain qui évolue au milieu des autres dans un univers qui est le sien, avec une complicité totale. Ce qu'on appelle histoire subjective n'est rien d'autre que l'appropriation de quelque chose qui est moins transformé que percé de lumière, une sorte de recherche du temps perdu qui restitue à la vie morte l'éclat d'un présent revécu. Sans cette intimité avec les autres, un chapitre aussi réussi - et un peu étourdissant - comme celui sur le rôle, en littérature, des femmes qui n'écrivent pas, est inimaginable. On peut préférer certains passages à d'autres, être en désaccord ici ou là - trouver que Pierre Boutang est mal traité et Clavel trop elliptique - il faudrait accorder qu'il s'agit d'abord d'un livre vrai, qui s'efforce de casser les masques.

Gérard LECLERC